

Artifices





La lumière de vos présences

Chères créatures de la nuit, spectateur·trice·s du quotidien
nous vous invitons au bal intime des sensations
pour vous asseoir en vous-mêmes
enfin quitter la foule

Admirez la magie des instants-phares
où sous la peau s'éveillent mille soleils
ceux de la fusion des corps retrouvés
dans la valse des cœurs missiles
contre mes côtes bat l'étincelle

Quand il ne reste que fumée dans l'opacité du néant
que la colère ravale la douceur
effacez les brûlures acides
de l'émanation des souvenirs lacrymogènes

Parez-vous de paillettes de perles et d'une pointe d'eyeliner
pour soutenir les regards
se jouer soi-même à tour de rôle
pour fondre dans l'image – la faire exploser
brillance et éclats

Tournoyez dans le réseau des identités numériques
une main tendue entre les mailles
pour s'enlacer dans les bras du fleuve
siège passager direction
nos amitiés filantes
une lueur jamais éteinte

Comme les histoires qui nous éclairent.

*Érika et
Mariève*

Directrices à la rédaction



Table des matières

Mot de la direction 4

Contre mes côtes bat l'étincelle



coup de grâce 8
Loriane Comeau

Écllosion 10
Adèle Beauchamp

Les tambours du Pacifique 12
François Loza-Rodriguez



Il ne reste que fumée

matrone 16
Catherine-Audrey Volcy

Je te souhaite un happy ever after 20
Victoria Boisclair

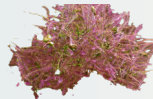
La fête noire 24
Marie-Michaëlle Vadeboncœur



À tour de rôle

Interlude kaléidoscopique Érika Houle	28
Circus Theme Song Clémence Bédard	32
À la loupe Rubis Giroux-Langlois	36
j'ai dans le ventre un vide en forme de cri Mariève Perrault Rocheleau	40

Nos amitiés filantes



Projections Zéphyr Bielinski	46
Les flammèches laisseront des trous Raïla Corbeil	50
Jésus, Judas et Moi Samuelle Perreault-Lafrance	54



Nous sommes Le Culte

Mot de la direction

15 ans

un éclat
d'audace
d'idées créatives
de prises de risques
d'expériences exaltantes

Le Culte

créateur de moments uniques
incubateur du talent de demain
diffuseur de savoir-faire innovant
témoin de la scène artistique montréalaise
ode à la culture

**nous sommes
Le Culte**

d'édition en édition
nous exprimons nos préoccupations collectives
échappons aux cadres prédéfinis
et exposons notre entière vulnérabilité
sans artifices



c'est avec le cœur
nos esprits débordants
et de rencontres

empreint d'émotions
de souvenirs
inoubliables

que nous sommes maintenant prêt-es
à entamer un nouveau chapitre de nos vies

nous vous souhaitons pour une dernière fois
une bonne lecture

faites maintenant place à l'univers d'Artifices

*Ingrid et
Samuel*
Direction générale





*Contre
mes côtes*

bat l'étincelle



coup de grâce

LORIANE COMEAU

au sommet
de mes lèvres
tu te poses et t'étends
si paisible si doux que je
t'y cambre mon havre en un nid
de plumes aux couleurs chaudes
orangées qui s'arrête au bout de mes doigts je
t'accueille en ma figure de fleur déployée aux aguets de
ton galbe qui m'embrase m'emballe en sa courbe et son aise
tant plaisant de me fondre en ta forme cette sueur à ton souffle je la veux
sur la nuque au cœur du bassin je la sens tapisser le sol de mes joues me mordre
le derme en un mot aimant de ton âme à mes larmes nos fibres se mêlent s'éveillent
à la levée du torse s'envoûtent au carrefour des vertèbres de braise croisées explosées
un cri de cœur en orchestre les sons se coupent et s'extirpent du tronc nous nous couvrons l'écho
et j'éclate en ta main le comble m'emporte déborde des bords des éclats de sanglots je m'esclaffe
et mon flot vacille resserre s'anime je m'oublie au milieu de nos membres harmonieux je fulmine
le dos s'apaise au soupir de l'esprit souple assagi de la flamme
les lambeaux du lit se prélassent au silence de la soie
ton visage esquisse un sourire singulier
bien gravé en mon vouloir
je m'abreuve de ta grâce
m'essuie la soif
m'assoupis

Écllosion

ADÈLE BEAUCHAMP

Dans mes mains une chose entre comète et dynamite
dans mes mains une chose et les flammèches fleuries comme feu en réverbération sur
mon abdomen grillent mes cils
mais l'artifice dans mes mains supplie de devenir
mais mes mains dans l'artifice deviennent une supplication

que mes yeux serrés se sauvent je refuse encore
l'incendie je scinde les non-dits je recule un incendie
scindé sur moi qui souffle fumée je me scinde sur la
cigüe de mon rêve

Les pivoines m'ont toujours semblé les fleurs les plus tristes parce que leurs tiges ne
supportent pas leurs têtes écloses et il s'agit d'une abomination terrible que de tremper
au sol toute sa vie, même dans l'eau sale, même sur le pavé, jusqu'à faner ou être ar-
rachées, ce qui est pire encore, les vases laids et l'eau chlorée du robinet qui asphyxie
davantage, éventuellement le retour à la terre ou je ne sais quoi, peut-être l'espoir de
renaître en une fleur au cou solide ou à la corolle légère

Je demande la pluie par mes pores
l'eau pour battre boucane
et dans mes mains c'est une promesse de moi incandescente puis vaporisée
mains puis bras puis tout le torse rougeoient, je bougie
par le nombril au cou par le nombril aux pieds et ma tête
le plus triste
sans tête sans voix sans tête sans cœur
aucun crâne contre l'artifice aucun crâne encore pollen, peut-être
moi en confettis et gouttelettes au bout de la mèche
confettis et gouttelettes et pluie de feu en même temps au bout de la
mèche



Les tambours du Pacifique

FRANÇOIS LOZA-RODRIGUEZ

Je monte sur la scène extérieure pour évaluer l'espace avant le spectacle. Le soleil ne cache pas son ardeur pour ce 28 juillet. Que ce soit dans la côte Pacifique, dans les Andes ou dans l'Amazonie, l'énergie et la fébrilité de la population se déploient dans tous les coins et recoins du territoire. Il faut dire que la Fête nationale est un moment tant attendu pour célébrer la proclamation d'Indépendance, l'exploit de la nation et la richesse de sa culture. Quelle ironie en sachant que je n'ai pas d'eau potable chez moi comme une partie importante de la population.

Je ressens une frustration attristante lorsque j'observe la scène. Elle est manifestement plus petite que ce à quoi nous nous attendions. Ma tristesse se mêle à l'amertume, se transforme en déception. J'entends déjà le soupir des artistes qui devront s'adapter en conséquence. Joaquin, le leader de la troupe, le constate aussi, mais il nous exige de réaliser notre meilleure performance. Nous danserons en face de personnes importantes, dit-il. *Bailen y sonrían*. Dansez et souriez.



Lors des balbutiements de l'indépendance du pays, la chorégraphie a été créée pour se moquer du colonisateur, les gens importants de l'époque. Les mouvements imitent les grands propriétaires terriens qui possédaient des esclaves. Tous les gestes sont exagérés pour ridiculiser les « maîtres ». Pour briser le rapport de force. Pour démontrer l'absurdité des normes de l'époque. L'art devient le vecteur d'un message de lutte face à l'amnésie collective, un message qui s'inspire d'une histoire occultée.

Lorsque j'ai vu la fluidité, la puissance et l'esthétisme de ces mouvements pour la première fois, un sentiment indicible a paralysé mon corps. À la fin de la pratique, le professeur Ramirez s'est assis pour nous expliquer le sens même des déplacements. Ce n'est pas qu'une séquence d'un phénomène physique et positionnel. Tout un récit est raconté. Une histoire de lutte et de souffrance.

Derrière les rideaux, mes mains moites sont le prodrome de l'adrénaline, de son paroxysme. La mélodie des instruments s'élanche pour exprimer notre entrée en scène. Les tambours inaugurent la dimension symbolique et ancestrale de nos pas, de nos déplacements, de nos rotations. Tant d'années de pratique sont nécessaires pour que nos mouvements se synchronisent avec le rythme de la musique. La troupe ne forme qu'une entité qui porte le message de nos ancêtres. Une forte émotion commence à gagner mon esprit. Mon corps s'éprend d'un grand courage pour se présenter face au public.

Soudainement, je pleure. Je pleure en scène. Ce n'est pas prévu. Le poids de l'histoire m'écrase. Mon corps résiste. Toute la troupe forme une révolte face à l'oppression perpétuelle et indélébile. Je pleure pour mes ancêtres qui ont dû subir tous les supplices infligés par le Vieux Monde. Je pleure pour le génocide enténébré par une histoire controuvée. Je pleure pour toute cette injustice.

Mon corps saute. Mes pieds *zapatean*, tapent le sol en suivant le rythme. D'éblouissants feux d'artifice se mêlent à notre performance. Chaque membre de mon corps se laisse emporter. Ma souffrance se transforme en acte de résistance, en courage renaissant. Je comprends enfin le message de la chorégraphie. La résilience face à l'adversité. La résilience face aux vicissitudes de l'existence. La résilience en tant que défense inhérente.

Nous terminons la danse en regardant l'ensemble du public. Fiers, audacieux, courageux, tant de mots pour décrire notre geste fébrile. Nos corps exaltés manifestent un calme paradoxalement aguerris. Pris d'un courage abyssal, je souris naturellement en quittant la scène tout en entendant les applaudissements assourdissants.

*Il me
reste*



que fumée



matrone

CATHERINE-AUDREY VOLCY





le mutisme se cherche et se trouve à travers l'habitacle de la Honda Civic écarlate
nos bouches se taisent mais le silence parle à notre place.
je suis assise sur la vieille banquette elle est tachée de plein de choses
de résidus de McFlurry, de restant de sauce à la cerise
de conversations qui ankylosent
vendredi-soir-kermesse
tu as a dû te lever pour venir me chercher
3 h 37, heure de l'est
ton regard de répugnance agace mon œil sensible.
et s'il y avait autre chose?
que ton réveil abrupte cette nuit que mon irresponsabilité enchérie
de l'heure qui contrarie.

le motus de l'automobile meurt ex abrupto
ta voix me calomnie, elle rugit
je suis figée, déjà démolie
à peine amorcé, le combat-quiproquo

tu éclates en mille morceaux de verre
de cristal
des fragments qui coûtent cher
qui sont délicats,
qui font mal
je porte ta blouse de dentelle
la rouge-cœur, cintrée à la taille
celle qui me va mieux à moi
celle qui te fait sacrer quand tu la vois
sur mon corps qui te rappelle le tien
à mon âge ingrat
qui t'évoque tes choix de mère
qui t'oblige à voir tes failles
qui suggère que je t'ai détrônée
de ta splendeur
reine, celle que tu as été
avant que je survienne
la blouse se faufile entre les mailles
de notre lien ouragan
j'ai oublié la permission.

thermale, ton corps s'époumone
tes doléances heurtent
elles me font saigner
les larmes coulent le long de mes pommettes rougies par l'engueulade

femme louve, je résiste
je te ressemble, je t'admire, je t'avoue tout

je t'aime

l'attelage se pose dans l'accotement
je plaide, tu as des lacunes quand même
je ne suis pas seule dans la brèche
je te blesse par la jouvence
la déconfiture, l'indolence
je demande l'indulgence
tu es aveuglée par la bousculade
tu dis que je t'en demande beaucoup
que tu es toujours là
que tu fais tout pour moi

c'est peut-être demi-vérité

j'ai peur que tes mots tuent que pour toujours tout se brise entre nous qu'on s'égare
dans toute la noirceur qui nous enveloppe qu'on ne se repère plus jamais, vraiment
que notre reconstruction soit trop lente
qu'on n'ait pas le temps de se réparer comme il faut
toi, moi, ensemble
je rêve du mythe de ton amour inconditionnel
que ma poésie te soit magique
que ton amour me soit catégorique
enfin.



*Je te souhaite un
happy ever after*

VICTORIA BOISCLAIR



Ok c'est beau j'ai fini. Tu gagnes. Je vais t'oublier.

Te supprimer.

D'Instagram de Facebook de LinkedIn de TikTok de Twitter (non c'est X maintenant) de Whatsapp de Google Hangouts de mes tripes de ma folie de mes marches au milieu de la nuit où je me dis mon Dieu que j'aimerais ça que tu me tiennes la main.

De la pluie du beau temps du miroir de la salle de bain quand je me brosse les dents de la vitre du bus en route vers la job des lignes du trottoir que j'essaie d'éviter comme quand j'étais petite en espérant en secret que la bonne chance te fasse revenir.

Du menu du restaurant je me demande toujours ce que tu prendrais des œufs peut-être des gaufres des crêpes tu avais aimé ça quand je t'en avais fait certainement pas du gruau tu aimes quand même plus la vie que ça non?

De la nuit où on on avait passé des heures à se regarder et à se raconter nos vies tu me touchais et tranquillement je me suis laissée apprivoiser je nous trouvais tellement extraordinaires maintenant tout est flou mais quand même je me demande si vraiment tu veux que j'oublie tout ça et ça m'obsède je n'ai pas fermé l'œil depuis trois jours seule dans mon lit je me recroqueville comme la petite fille aux allumettes je me suis mise à nue dans le froid et notre feu de paille ne me réchauffe plus mais bon c'est correct tu n'as pas voulu mal faire pour la prochaine fois par contre peut-être devrais-tu garder ta vulnérabilité pour quelqu'un que tu pourras aimer pour vrai juste un conseil d'amie.

De mon lit de mes draps de mes oreillers de mon parfum de ma grande chemise rouge de mon kit de lingerie noire de la chandelle sur ma table de chevet mais voyons tout me fait penser à toi dans cette foutue chambre.



De mes espoirs ou plutôt de mes lubies je pensais à un moment que peut-être on irait finalement dans ce bain tourbillon sur le bord de la fenêtre dans la forêt après avoir pris une longue marche ensemble en parlant de comment il y a quelque chose d'agréable en automne et au printemps tout le monde aime mieux l'été ou l'hiver mais nous on aime quand les choses changent il y a de la mousse partout par terre et on a mis de la musique (Khruangbin ou BADBADNOTGOOD ou quelque chose du genre) c'est étrange d'être autant attachée à un souvenir fabriqué de toutes pièces.

De ma peau de mes lèvres de ma langue j'oublie tranquillement comment c'était de te sentir contre moi de te voir nu et de me savoir nue devant toi de te parler de tout ce que j'aime chez toi de te regarder dans les yeux en te disant je ferais n'importe quoi pour toi (et de vraiment le croire) puis d'ouvrir la bouche et de te supplier de me... bref tu étais là tu sais de quoi je parle.

De ma mémoire petit à petit je sens les couleurs qui s'effacent les gestes les caresses les sourires les regards les silences les mots les syllabes les voyelles les consonnes les points les virgules je supprime tout ça ça prend trop de place.

De mes pensées ça sera le plus difficile vu comment je pense à toi constamment mais selon Google c'est simple ça prendra entre six mois et un an je devrai me trouver des nouveaux passe-temps des nouveaux amis une nouvelle job un nouvel appart des nouvelles passions un nouveau kit de lingerie une nouvelle recette de crêpes une nouvelle affaire à aimer en gros peut être un chat ou un chum je ne sais pas tout ça est très frais je cherche encore.

Mais après c'est fini. Tu gagnes. Je vais t'oublier.

(C'est ce que tu veux?)







La fête noire

MARIE-MICHAELLE VADEBONCOEUR

Traumavertissement: suicide

C'est quoi que tu veux?

Du feu

Ben tu vas te brûler

Dehors novembre - direction nowhere, traversé par l'envie de crever, des restes de chair noire s'agrippent aux os d'un caméléon, doudou Ikea qui étouffe les jugulaires, ça goûte moins le métal que le cocktail Dédé-hara-kiri. La fête est terminée.

Les trottoirs glacés me font dérapier dans les murs de ma tête tapissés du visage du caméléon, comme lorsqu'on cherche un animal disparu. Déjà mort. Y'a des offres de rançon, mais j'ai pas une criss de cenne.

Sur son Facebook des bouts de vie traînent, y'é pas écrit qu'il a trouvé son père la corde au cou, qu'il a crié, que personne l'a entendu, que c'est de notre faute. *Un arbre est planté à la mémoire du défunt. C'est ça qui est écrit.*

I want crazy.

Cure pour contrer le blues, le bonheur ça s'achète pas, les bouteilles de vin oui. *Personne va avaler ma vie, parce que j'ai déjà craché dedans.* Je veux être un sex-symbole, Madonna en personne, qu'on paye cher pour toucher mon cul, me vendre à un obsédé, qu'on me dise quelque chose comme : *t'es belle.*

I want crazy.

Je veux avoir la force d'être complètement folle, mes dents remplies de brillants, ma tête bleachée couleur pipi-pas-assez-bu-d'eau, mes seins une déclaration d'amour à Slim Shady. *It feels so empty without me.*

I want crazy.

Danser à faire exploser les secondes des minutes, les minutes des heures, les heures d'une journée, danser les quatre fucking saisons. Magasiner ma robe de mariée sur la Plaza, descendre le Mont-Royal en crazy carpet jusqu'à Vegas, on va pitcher hier aux vidanges et kidnapper demain, les lignes de vie de nos mains gueulent qu'on se fera pas avoir. Fuck la loi de Murphy.

Dans leurs derniers moments de vie, la peau des caméléons devient multicolore, toi ta bouche a craché des tisons, tes yeux ont pleuré la lumière, ton épiderme a éclaté en millier de life savers. Un kamikaze qui explose sa guerre.

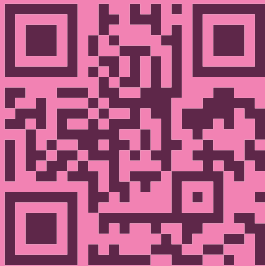
Je veux du feu

M'immoler sous une pluie d'essence

Renaître de mes cendres

Je m'en criss si je me brûle







A tour
de rôle



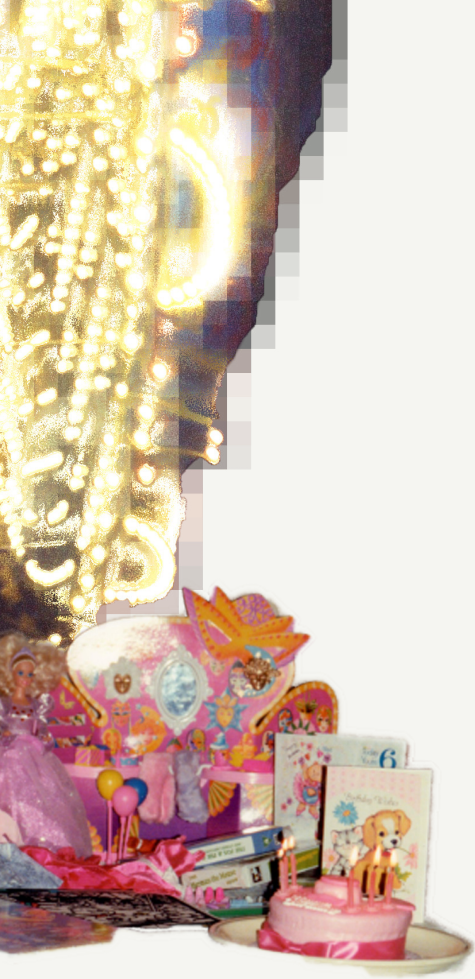


Interlude kaleïdoscopique

ÉRIKA HOULE

Entre le crépuscule mauve de janvier et la lenteur d'un feu rouge, un nouveau-né pousse son premier cri. Dans un présent partagé — éloigné sans pourtant être contradictoire — une danseuse se poudre sous les néons crépitants d'un miroir. Un quinquagénaire cale la dernière gorgée de sa bière tiède à l'abri du regard accusateur de sa femme. Deux personnes se frenchent dans une ruelle pendant qu'une troisième pisse. La ville, dans ta tête et dans les rues, se multiplie de couloirs qui bifurquent. Toi, tu avances quelque part dans la synchronicité du chaos. Tu marches seule vers le point aveugle de la foule. Tu ne t'intéresses plus au présent; au futile et à l'intangible. Tu oscilles. Trois pintes d'avance sur ton ombre. C'est la seule manière que tu as trouvée pour t'extraire de la logique du temps. L'engourdir. Pour faire durer le plaisir.

Tu regardes ces vêtements qui pendent dans le garde-robe comme un éventail de possibilités. Chaque morceau que tu revêtis est une couche de plus qui te rapproche d'une version décalée de toi-même. Tu fixes ton regard dans le miroir. Plus aucune trace d'insouciance. On disait pourtant de toi que tu étais une enfant lumineuse, pleine d'artifices. Quand tu étais petite, tu adorais fêter ton anniversaire. Tu rêvassais durant des jours aux bougies et au crémage fluorescent, à tous ces espoirs que tu soufflerais dans le monde. Déjà, tu aimais te prendre pour une autre. Tu passais tes après-midis à t'alourdir de colliers de perles et à flotter dans les robes de ta mère. Tu jouais à te projeter hors de ta jeunesse. Tu ne savais pas encore que les plus beaux paysages étaient ceux de l'enfance. Tu imaginais loin, pourtant jamais aussi loin qu'aujourd'hui. Tes fabulations ont stagné dans les limbes de l'âge adulte. Il te faudrait désormais traverser de l'autre côté du souvenir pour imaginer quoi faire de ce néant.



La nuit est un spectacle et tu es rendue bonne pour faire semblant. Ton âme divague du flou d'un martini au brouillard des cigarettes. Entre deux temps. Celui du rêve et de l'illusion. Tu n'es plus du côté du plaisir, mais de l'intensité. Entourée de visages familiers pour célébrer ce jour qui, pourtant, se rapproche un peu plus du dernier. C'est que tu as besoin des autres. Que leurs regards se posent sur toi pour te mettre en scène. Jouer une vie digne d'être racontée. Une chanson tourne dans ta tête. Tu connais la musique par cœur. Chacun performe son rôle. En même temps. Dans la concomitance des solitudes.

Tu voudrais dilater le temps. Trouver un coin du vide pour te poser. À l'ombre de toi-même. Là où rien ne se passe et rien n'arrête. Mais tu ne sais que traverser le cycle sans fin de l'interminable. Les saisons de la vie te passent sur le corps sans que tu ne puisses les arrêter. Alors, pour te distraire, tu anesthésies le moment. Tu accumules les substances comme différentes couches que tu superposerais sur une toile. Devant toi, une femme et sa robe bleue fondent dans le divan. Tu entends l'orchidée, contemples le son psychédélique de la guitare. Les filtres de couleur fragmentent ta vision. La musique s'accorde à chacun de tes pas. Ton corps bouge en lettres attachées. Tu tournes, tu dances et tu tournes encore sur toi même, d'une légèreté qui s'attraperait au vol; et dans le geste tu retrouves le temps perdu, la sensation du corps qui vacille vers le même refrain, la même note qui fait mal à la même place, puis soudain, il n'y a pas plus personne et tu dances du côté du souvenir, seulement toi, l'immensité et cette brise de juin, à 140 km/h sur l'autoroute, l'impression de revivre quelque chose de si intime, quelque chose comme l'effet de la mémoire, l'odeur de pin, le glissement des étoiles et la certitude d'être à la bonne place au bon moment dans l'univers. L'été coule en toi – comme dans un rêve. Tu goûtes l'éternité.

Quelque part, au travers des premiers rayons du matin, tu viens au monde.

Ailleurs, une rose se fane.

A close-up photograph of a person's hands playing a guitar. The person is wearing a dark, textured jacket. The lighting is dramatic, with a strong blue/cyan hue and a soft pink glow. The text is overlaid in the top left corner.

Circus Theme Song

CLÉMENCE BÉDARD

poupée de cire vouée au cirque, chair chiffon, sourire platine
enfant-lumière, enfant-diurne criblée d'un geyser de rayons
vivace à peine éclore, vibrance en sourdine
enfant du clair en dedans taciturne, danse éternelle en état second
poupée de son sifflant la balade des gens heureux
pantin tiraillé de fil en aiguille, de fille en fossile
visage amuse-gueule, elle qui sourit à pleines coutures mais pleure à demi-œil
satire de satin née côté jardin, faisant les cent pas sur scène en riant,
marmonnant cette blague :

carrousel côté éclairé, première moitié du tour

une fois c'est une fille à cheval sur une licorne en plastique qui se berce, cachée quelque part au fond d'elle-même elle fixe un point, glousse et grimace, se nourrit de vos éclats de rire vous l'applaudissez et vous en voulez plus, elle complète son seizième tour c'est le dix-sept septembre son septième anniversaire et malgré la précision des chiffres le temps la fuit l'afflige se fige dans les échos de l'éternel circus theme song, dans les coins de sa bouche jusque dans les lignes de ses mains mais elle brille encore et vous salue, ses phalanges manquent de flancher mais elle garde les jazz hands et continue d'être soleil de midi, spectacle qui s'étire et s'éternise soutenu par les demandes de rappel il n'y a plus de côté jardin, aucune coulisse elle aimerait fermer les yeux un instant, fondre dans le plancher mais c'est dans tous ces visages qu'elle finit par se fondre, cette croûte de vernis devenue mascotte, cocon, chambre forte

(toi, là-bas, toi qui aimes tant mon sourire, peux-tu en voir les coutures?)
carrousel côté sombre, seconde moitié du tour

à mi-chemin, demi-lune à l'abri des regards le temps se débride et elle est seule dans les débris, elle expire se recroqueville tête ballottant, se remet à regratter la gale, regretter le sale de ses plaies ouvertes mal couvertes par son fond de teint granuleux, elle se mord les joues en repensant aux soirs où elle n'a pas fait salle comble, ici même si elle baigne dans l'obscur la lumière est encore à ses trousses, elle finit toujours par être tachetée de coups d'un soleil qui comme elle, ne se couche pas elle a sept ans et elle aimerait faire corps avec son ombre, disparaître par en dedans mais elle a sept ans et elle se demande s'il existe de l'ombre, quelque part dans le monde

le seizième tour tire à sa fin, le dix-septième commencera sous peu, elle se pomponne se recoud un sourire tout beau tout frais pour vous, se prépare à ressortir les jazz hands à refaire ses grimaces pour vous, vous qui en fin de compte l'avez clouée à son siège, forcée à animer les foules tour après tour jour après jour quand tout ce qu'elle aimerait c'est être

bercée, réellement bercée au creux de vos bras
elle est tannée des grincements mécaniques des chevaux métalliques elle aimerait qu'on lui chante une berceuse qu'on la démaquille, qu'on la borde une fois pour toutes et qu'on la laisse se reposer à part, dans sa vraie nature, à contre-jour

poupée de cire vouée au cirque, née prestation
telle aux multiples visages mais sans aucun nom
poupée de son en sourdine chante qu'elle a tout pour elle qu'elle est heureuse qu'elle n'a pas mal qu'elle ne voudrait pas être ailleurs elle siffle qu'elle est heureuse mais elle s'étiole, moi je le vois et
des fois je l'entends en écho dans les couloirs de ma conscience
(toi, là-bas, toi qui me demandes de sourire, veux-tu en voir les coutures?)
quand sa voix se casse c'est pour mieux exposer mon silence
elle aimerait que je la prenne, que je la berce, que je la panse
de fil en aiguille, de fille en fossile
elle grimpe en elle, en moi, se faufile
des fois je la sens dans ma gorge



À la loupe

RUBIS GIROUX-LANGLAIS



Assise par terre, trousse ouverte, crayons éparpillés. Je me prépare, je médite. Chaque étape est un rituel, la peau, les yeux, les lèvres. Concentration.

je connais mon visage
je sais le mettre en valeur
habile, je joue avec les angles

mais le miroir détective
observe chaque détail

poudre rose, brillants champagne
je me dessine un éclat

mais la satisfaction me quitte
toujours infidèle

je nettoie ma peau
avec de la laine d'acier

je recommence
cette fois, sans me tromper

mais le miroir attentif
sort sa loupe

c'est bien moi dans le reflet
mes yeux mon nez ma bouche
pourtant

J'aimerais être autre chose, une entité à l'apparence multiple, parfaitement androgyne. Être grand, forte, mystérieux et lumineuse, puis tout changer demain. Je rêve d'un corps malléable, de pouvoir le construire comme un bricolage. Les limites du réel me lassent, je m'ennuie à mourir! Obsédé par l'impossible, dévorée par la soif insatiable de me cisailer l'apparence. D'arracher la douceur qui s'obstine à habiter mes longs cils, mes joues roses, ma silhouette. La mettre dans un compartiment à part, scellé.

Je veux défier le temps, le provoquer en duel. J'avais un espace entre les palettes quand j'étais enfant. En regardant des photos de moi jeune, c'est lui que je vois en premier, mon beau sourire espacé.

Il s'est refermé.

Maintenant, mes dents sont bien serrées les unes sur les autres. Le trou, je veux le porter les lundis, pour faire changement. Par frustration, je me passe la soie dentaire fort. Trop fort! J'ai les gencives en feu, en sang. Et mes cheveux, mes cheveux me vexent! Je les veux courts, rasés, longs, teints, arrachés. En même temps. Sans conviction, je me promets d'attendre à l'infini, jusqu'à ce qu'ils m'arrivent aux fesses, aux genoux, au sol.

Je me défoule avec les vêtements, ou j'essaie. Ma routine consiste à vider ma garde-robe mille fois, me tanner mille fois, recommencer mille fois. Chaque choix vestimentaire est accompagné d'une lourdeur anonyme. D'un décalage inconfortable. Même le satin le plus soyeux irrite ma peau comme de la laine épaisse.

mes jeans les plus amples ne recouvrent pas mes chevilles
la coupe ne me va pas du tout!

ma chemise ne tombe pas sur mes épaules
sur ma poitrine

comme je le voudrais!

Je me résigne à mon corset d'hier. Je le serre. Mes proportions ridicules. Je veux exploser de rire. Je n'ai pas le souffle.

Si seulement je pouvais me téléporter dans un vide extraterrestre, me cacher dans un cratère, roulé sur moi-même assez longtemps pour oublier mon regard scrutateur. Pour effacer mon sentiment de culpabilité. Je pourrais récolter les indices, apprendre à me connaître. Mon instinct se révélerait, mes goûts, mes préférences. Elles prendraient forme.

mon intuition blessée, cachée, enfouie

sous une pile de niaisage

mon intuition coincée

de l'autre côté du reflet

je n'arrive pas à me maquiller
sans elle

Un speaker crépite. Le volume augmente. Mon amie s'approche, rejoint ma bulle, me sort de ma spirale. Elle trace ma ligne d'eyeliner. Le pinceau froid sur mes paupières me chatouille. Je retrouve mon calme, je m'ancre dans sa présence, dans l'intimité de son geste.

Mon amie-éclipse passe entre mon regard et sa réflexion. Le focus est brisé. Je prends un pas de recul.

Elle couvre mes joues d'une poudre de cristal. On chante à tue-tête, on se bat pour être devant la *ring light*. Des coups bas sont lancés, comme des attaques sournoises aux côtes. Je me plie en deux, en riant.

j'oublie mon vide mon cratère mes gencives
j'admire

nos têtes réunies dans le miroir
le miroir — complice —
pour ce soir



*j'ai dans le
ventre un vide
en forme de cri*

MARIÈVE PERRAULT ROCHELEAU

tenir en équilibre
entre moi et mon reflet
(tomber dedans)

matins infinis devant le miroir à scruter mesurer diviser cuisses épaules
genoux fixer évaluer découper nez hanches seins fracturer examiner
démembrer lèvres bras oreilles à travers mes paupières déchirées par
mes ongles polis

j'ai dans le ventre un vide en forme de cri

*

tricoter en secret les couleurs vives des attentes
je m'en pare en sourires discrets, muette
ses soies brûlantes ont fondues sur ma peau
ne me quittent plus depuis

chacun de mes pores comme une bouche ouverte
où tente de s'échapper la colère étouffée
par l'étoffe fiévreuse

*

j'observe mon ombre sur le mur de la chambre
courbe du dos cambré
des fesses auxquelles ses mains s'agrippent
dans les contours de ma silhouette se dessinent
ses fantômes – ceux que j'imagine –
le plaisir comme image à inventer

non
regardons-nous dans les yeux

je me hisse sur ton corps pour enfin me faire face

*

sur le plancher de la salle de bain
faire l'inventaire des gestes offerts
ceux que j'ai traduits et qui veulent dire je t'aime

je les jette dans le creux qui hurle
sans jamais le remplir
il faudrait apprendre à se suffire

*

je vais m'acheter un bouquet de tulipes je les ouvrirai une à une pé-
tale par pétale pour découvrir les pistils qui se cachent en leur centre
qui vibre qui bouille qui crie c'est là que se cache la douceur de leur
parfum de leur essence de qui elles sont

ce n'est pas un appel à l'aide c'est une déclaration d'amour
de moi à moi

*

l'envie constante qu'on m'enlace ne m'habite plus
depuis que mes bras encerclent mes genoux
et que je berce le vide

du plus profond de l'étreinte
ma voix-fureur s'élève
pour la première fois
j'écoute

mains-en-fleurs serrées en deux poings

FRACASSER LE MIROIR

je tue le reflet de ce qu'on attend de moi





A close-up photograph of purple filantès flowers. The image shows numerous thin, reddish-brown stems with fine, hair-like bristles. Small, round green buds are scattered throughout the scene. The background is a soft, out-of-focus green. The text 'Nos amitiés' is overlaid in a bold, pink, sans-serif font, and 'filantès' is written below it in a pink, cursive script font.

Nos amitiés

filantès

Projections



ZÉPHYR BIELINSKI

ce matin
je me réveille sans souvenirs
blackout total
reset
pas de nom, d'entourage, d'histoire
rien en tête
rien du tout

quelques fragments
subsistent malgré tout :
sur ma main, marqués au feutre noir, des mots de passe épars, des
noms d'utilisateurs, rien de tangible, mais tout de même, une trace,
un indice

il y a aussi un message
sous les codes et les identifiants
gaffé maladroitement sur ma peau
« je suis ce que je projette »

j'allume mon ordinateur :
fond d'écran d'une plage quelque part
un souvenir de voyage
sans doute

navigateur internet
étrangement je sais ce que c'est
c'est inscrit dans mes gènes
comme l'utilisation
d'une souris, d'un clavier, de mes doigts
comme périphérique de contrôle
d'un appareil informatique
c'est dans mes gènes
je navigue mieux le web que ma propre mémoire

Dans les nuages d'un milliardaire quelque part réside mon
identité éparpillée en 0 et en 1. C'est rassurant. Avec le pro-
grès technique du nouveau millénaire, aucune raison de
m'inquiéter. Ma mémoire est stockée quelque part.

je suis ce que je projette
en parcourant les pages *overloadées*
du web 2.0
youtube, facebook, instagram, snapchat, twitter, tiktok, bereal, pornhub
j'arpente avec grande joie
mes nouveaux paysages intérieurs
sur instagram
je découvre des fragments de soirées
une mise en scène de *teen movie*
des canettes d'alcool sucré
qui jonchent le plancher
je suis sur cette photo
d'il y a à peine quelques semaines
une femme est accotée à mon épaule

ma copine, mon amie, une amante
je ne sais pas
« je les aime tellement ceux-là »
que j'écrivais

je suis ce que je projette
j'envoyais à des amis
des courtes vidéos drôles
par dizaines
et par dizaines
des blagues de dépression
sur fond de musique à la mode
je ne sais pas ce que je cherchais à dire
à mes amis
si l'humour rendait ça plus digeste

Je partage tout, nu face aux grands patrons du web. Je me numé-
rise dans mes moindres détails : photos intimes, messages vocaux,
informations personnelles. J'ai un profil sur plusieurs applications de
rencontre. Je découvre que ce sont les femmes de 19 à 25 ans qui
m'intéressent. La plupart d'entre elles ont un *hobby* artistique. Parfois
des piercings, des cheveux avec une mèche colorée (jamais plus). Je
les aborde rarement en premier et j'ai visiblement du mal à entretenir
les conversations.

je suis ce que je projette
sur facebook
les gens sont plus vieux
et donc plus honnêtes
j'observe les bonnes fêtes
sur les murs de mes grands-parents
sur facebook
je suis une bonne personne
je regarde patiemment mes proches évoluer
sans chercher à être constamment
quelqu'un d'autre

quand l'écran s'éteint
je n'existe plus
alors je persiste

je suis ce que je projette
dans mon historique de recherche
des fantasmes sexuels
des achats inutiles
« comment colmater une fuite d'eau soi-même ? »
quelques jours plus tard
je cherche un « plombier dans Villeray »

je suis ce que je consomme

un « macbook pro usagé presque neuf »

des champignons magiques de Colombie-Britannique

des vidéos de tripes à trois

j'ai l'impression de retracer

le fil de mes pensées

mon historique connaît le jour et la date

de mes bulles au cerveau

« recette simple de lasagne vegan »

« 3 et demi dans le grand montréal »

« psychologue pas cher sans liste d'attente »

quelques jours plus tard

« voyante », « liseuse de tarot », « astrologue »

je suis ce que je projette

oui

je suis ce que je projette

sinon que suis-je

si **je ne suis pas ce que je projette ?**

sur twitter

j'ai des opinions sur le *superbowl*

et sur le conflit israélo-palestinien

sur linkedin

je vante mon sens du travail d'équipe

j'essaie de *keep track*

de prendre en note

les pages du *world wide web* défilent

moi j'emmagasine

rien ne doit m'échapper

sur youtube

je regarde des vidéos de feu de foyer

sur snapchat

j'ai des discussions très concises

avec des dealers

je suis ce que je projette

ce que je visionne, ce que j'écris, ce qui me fait jouir, pleurer, rire, ce

à quoi je m'abonne, ce à quoi je souscris, ce que je partage, ce qui

m'indigne, ce que je rate, ce que je réussis, ce qui me tient en vie,

je suis ce que je projette

et **projette ce que je suis**

et redeviens ce **que je projette**

et **projette ce que je suis**

à chaque cycle

je me dilue

A woman with dark curly hair, wearing a black wide-brimmed hat and a white, long-sleeved, floor-length dress with a ruffled hem, stands in a grassy field. She is looking towards the right. In the background, there is a large, white, abstract sculpture that resembles a stylized figure or a piece of modern art. The sky is a clear, bright blue. The overall scene is outdoors and appears to be a public space or a park.

Les flammèches laisseront des trous

RAYLA CORBEIL

La fuite

Peu de temps a suffi avant que j'étouffe ; quelques semaines de trop entre les murs d'un appartement qui n'est pas le mien. Passer mes journées seule à observer le silence des rues, à incarner l'inertie. Me prendre une chambre en Gaspésie, courir vite là où les étreintes existent encore. Faire les yeux doux à la baie jusqu'à ce qu'elle rougisse sans retenue et s'endorme au crépuscule. Par la fenêtre de l'autobus, la route s'étire, le reste d'un hiver morose fond au rythme du retour des fous de Bassan. Je pense à elle, me demande si elle me pardonnera un jour. J'observe le phénomène de chute causé par la fonte et enfouis l'envie de me laisser couler, moi aussi, du haut des rochers. Devenir éclaboussure au pied des montagnes et finir dans les bras du fleuve. N'être plus qu'un corps battu par les vagues. Soudainement, l'autobus ne semble plus contenir assez d'air, je suffoque et il n'y a aucun moyen d'ouvrir la fenêtre. Étourdie, je ferme les yeux et laisse l'angoisse faire son chemin. Je me dis que si je m'évanouis, j'aurai simplement l'air de la fille paisible qui dort en transport. On me laissera seule dans mon naufrage, c'est tout ce que je mérite. Les derniers mois d'effondrements sont-ils partis en voleur avec mon allégresse ? Me vient l'image d'une plante morte qui perd sa dernière feuille, d'un canot au fond de la rivière, d'un appartement vide après un déménagement. Je me pince fort et me concentre sur les kilomètres qui diminuent, je me rapproche peu à peu d'un lieu qui fera renaître le doux en même temps que les bourgeons.

Plaisirs fragiles

Cinq belles faces roulent en direction des Appalaches, entassées dans une auto multicolore. Ça sent les bottes de randos et les fleurs sauvages, la sueur et la liberté. Nos cheveux emmêlés par le vent salin nous font grimacer lorsqu'ils se collent à nos bouches. Cinq amies qui se partagent des clopes et des frites du *A&dou*. On chante fort pour honorer la musique qui sera en dormance au cours des prochains jours, ou plutôt qui se présentera sous d'autres formes. Le ruissellement de la rivière et les applaudissements de la foule d'oiseaux. Les chansons fredonnées qui font oublier les ampoules. Les caresses des feuilles lorsque la brise se lève. On éteint le moteur sans trop réaliser ce qu'on s'apprête à vivre, et on entame le peu de kilomètres nous séparant du lac le plus proche. Quelques minutes suffisent pour que les douleurs se manifestent : bottes trop petites de Leila, genoux maganés de Léo, sac de rando *vintage* de Fred. Ce n'est que le début et pourtant, arrivées au lac, nous sommes toutes soulagées de pouvoir *call it a day*. Pressées de se rafraîchir, on enlève à la hâte nos vêtements sur la plage. Cinq paires de fesses disparaissent dans une eau dorée. Les nuages laissent passer quelques rayons illuminant nos ventres, nos seins durcis. À ce moment précis, nue dans l'oasis, je plonge la tête sous l'eau et hurle mon envie de vivre. On se hisse hors de notre éden, Clara débouche les bouteilles de vin qu'on a réussi à glisser dans nos sacs. Quelques secondes plus tard, notre hymne : l'écho de nos tasses métalliques s'entrechoquant par tradition.

Fissures

Je suis née accident, je grandis ravageuse. Par ma carapace trouée s'échappent les dégâts, blessures que je cumule et coule sur le monde. Ma mer se déchaîne, noie les autres avec moi. Tannée de m'entendre encore et toujours radoter mon histoire de petite fille fardeau, d'enfant regretté, mais ces choses me suivent de près jusqu'à m'arracher la peau des talons. Je suis un bébé qui n'a pas grandi, une fausse femme, un bambin déguisé en femme. Je joue le jeu en attendant qu'on me prenne dans ses bras, qu'on décide pour moi les repas de la semaine, qu'on soigne mes blessures. Ma ville est souillée, l'appartement se vide. Je dois trouver un plan, partir loin. J'ai trahi une amie pour une histoire triste. J'ai teint mes cheveux foncés après être tombée amoureuse de quelqu'un qui m'utilisait pour noyer sa peine de cœur à lui, pour oublier mon amie à moi, j'ai teint mes cheveux noirs et j'ai cessé de croire en l'amour, la famille, l'amitié. Je me suis couchée dans mon lit pour des heures, des jours, je ne faisais qu'un avec le tas de couvertes. Je n'avais plus de nom, simplement un corps que mon esprit avait quitté un temps. Hier encore j'étais heureuse, me voilà léthargique à attendre la nuit et toutes les suivantes. J'ai une fatigue insatiable que rien ne guérira. Dans l'immobilité, ma lourdeur creuse peu à peu le matelas, un moule où ranger ma chair échouée. Laisser la rouille faire son chemin.





Le retour

1000 kilomètres à parcourir en une journée. Sur mes épaules un sac contenant le nécessaire et quelques craintes. Retourner en terre connue, me sentir miette aux pieds des *buildings*. Me sentir imposteur à guetter les fleurs qui se battent pour habiter les craques de la ville, à sauver les escargots téméraires qui traversent à leur rythme les rues animées. Deux heures que je marche sous le soleil, mon pouce fatigué cogne des clous, mes joues sont raquées à force d'offrir des sourires saisis par les rafales des voitures. Vers 10h30, lorsque je songe à rebrousser chemin, une femme et son *pick up* s'arrêtent : « *Wanna ride, girl?* ». Mes chances sont minces de me rendre à bon port avant que minuit sonne, mais tant pis. Tout pour l'aventure. Ce n'est que le début, et pourtant j'ai la certitude d'avoir pris la bonne décision. Entre chaque lift, sur l'accotement, j'appréhende la prochaine rencontre, la prochaine âme charitable avec qui je partagerai un bout de chemin. Il y a celui qui roule à 140 avec sa « plaque magique anti-radar ». Ceux qui m'offrent parapluie et biscuits pour chasser le blues du temps gris. Il y a cette camionneuse aux mains sales et au regard doux. Cet architecte qui s'avère être le collègue de ma tante. Ces deux femmes qui potinent sur les gens du village, et cet homme qui s'en va juste à la cantine du coin, mais qui me rapproche d'un petit 7 kilomètres. 13 lifts plus tard, 13 rencontres inattendues, *awkwards*, sincères, drôles, il est temps de poser bagages, de renouer avec ce qu'autrefois j'appelais chez moi.

Jésus, Judas et Moi



SAMUELLE PERREAULT-LAFRANCE

On est ensemble le trente-et-un décembre. Trente-et-un décembre qui pourrait sans doute être n'importe quel autre trente-et-un décembre, qui pourrait aussi être un trois mars, un treize juin ou un vingt-trois novembre. On s'ramasse ensemble le trente-et-un décembre, à la recherche du temps perdu, du bon vieux temps, en quête d'une étincelle à attiser, allumée il y a longtemps déjà.

Le gin tonic est notre boisson de prédilection. Rituel profane ou p'tite *twist* paloma dans la cuisine (goûte, c'est ben bon en tout cas). On m'découvre un talent pour le *beerpong*, on parle de sexe en mode *podcast*, on danse sur des chansons d'une autre génération. J'savais pas que ta sœur pouvait devenir ton amie, qu'elle fumerait avec nous devant les bars, qu'elle te côtoierait maintenant plus que moi. J'ai oublié qu'elle pouvait grandir, elle aussi, qu'elle a une amie qui m'resemble.

Changement de plan : on va au parc Laurier ; pèlerinage improvisé. On rejoint des amis d'amis, ils comptent faire le décompte là-bas. Mes collants troués et moi, on n'est pas habillés pour ça, pour les grands froids d'une nuit d'hiver, pour la *ride* de métro pis l'attente sur une table à pique-nique, pour voir du monde que j'avais pas prévu de voir. J'suis pas *go with the flow*, j'gère mal les imprévus, j'suis pas la fille spontanée, reine du je-m'en-foutisme. J'suis désolée, j'vais me faire à l'idée. Ça m'prend juste plus de temps pour *get my head around it*, ensuite j'vais passer à autre chose. J'ai même pas besoin d'te l'expliquer, tu l'sais déjà. Tu m'passes une paire de pantalon et j'lenfile par-dessus ma robe de jeans. J'me forteresse de mes mitaines les plus chaudes, d'un vieux briquet comme cierge de fortune, et de vos bras-dessus-bras-dessous.

On marche en rang de trois. Rang d'oignon, pelure amère et coquille de fer. Une boîte de sardines rangées pis mangées pis recrachées ben trop serrées, trop d'huile, trop de sel ; bientôt trois sardines au triangle St-Denis (nous voilà!) Faire une ronde à trois ça s'peut tu vraiment dans l'fond? Qui part à la chasse, j'perds ma place. Chaise musicale d'amitié sincère, choisir ou ne pas choisir, être mieux ailleurs, mais vouloir rester pour la forme, pour le passé, pour le futur aussi, parce qu'on s'était dit toute la vie ; j'pars pas si tu pars pas *babe*.

Quand on me parle de trois, on me parle de vous deux, on me parle de nous trois, d'une sainte-trinité sans nom, mais pas de moi. C'est d'ma faute je sais, j'ai mal joué. Pu de chalet, pu de Cambodge, pu de veillée. J'suis l'invitée surprise, mais pas l'invitée d'honneur, ajoutée au *group chat* après que les dés soient jetés. Je sais que c'est de ma faute, j'ai arrêté de jouer. Petite Sardine a couru le deux-par-deux, Sardine a besoin de personne d'autre que sa douce moitié, Sardine a besoin d'espace, mais Sardine est seule aussi parfois et Sardine s'ennuie.

Alors j'me greffe au nouveau présent, j'me broche aux souvenirs communs, m'agrafe à vos *insides* hermétiques et me *scrapbook* aux photos candides. J'vous sers ma plus sincère des communions comme offrande sur un plateau. J'vous crie que je suis là, s'il vous plait ne m'oubliez pas, Sardine est de retour en force, Sardine veut, *je* veux être là moi aussi, faites-moi une place, j'veux me coller, j'peux me serrer dans l'fond d'la cacanne, comme avant.

Je sais que ça s'passe pas comme ça. Ça peut pas s'passer comme ça, parce qu'on a pu seize ans, parce que t'as ta vie, toi la tienne et la mienne aussi. Sardine, Sarrazine et Scarlatine en parallèle, auréoles de ronces et d'barbelés, amitié d'papier et d'paradoxe, retour à la convergence, lentement, mais sûrement.

Mais ce soir, en ce trente-et-un décembre, qui n'en sera bientôt plus un, on s'choisit comme un vieux couple qui a plus de raisons de s'aimer que de se laisser. Une bouteille de mousseux, un St-Graal à neuf piasses est passé sous chaque bouche. *Small talk* entre amis d'amis (j'hais ça), tu viens d'où, tu fais quoi, vous vous connaissez d'où? Ça fait longtemps, comme toujours, comme si, dans l'fond, j'tais pas moi-même sans elles, comme si dans chaque pouce de mon être, il y avait deux fatigantes qui me lâchaient pas, pis c'est ben tant mieux comme ça.

Coup de canon, coup de tonnerre : les pendules sont remises à l'heure. On cherche les feux comme si notre vie en dépendait, comme s'ils pouvaient nous accorder bénédiction et miséricorde, comme si seule sa vue était garante de notre immortalité. Au coin Laurier et Saint-André, on chante des chansons d'antan devant les éclats de verre poli dans l'ciel mauve et gris. On danse dans la rue ; des voitures klaxonnent pour nous souhaiter bonne année.

Avez-vous déjà vu des feux d'artifices? J'penserais pas, non.



L'équipe Hiver 2024

Direction

Direction générale

Ingrid Cloutier-Robertson
Samuel Desjardins

Direction artistique

Ève-Marie Bégin
Jean-Christophe Bouthillier

Événementiel

Fannie Tessier
Malika Aouini

Comms

Romane Tremblay

Audiovisuel

Élizabeth Martineau
Léonie Poulin

Rédaction

Érika Houle
Mariève Perrault Rocheleau

Actus

Axel Dansereau Macias
Mathilde Beaulieu-Lépine

Expériences interactives

Elianne Rochefort
William Bonneterre

Création sonore

Younesse Moubarik



Collabos

Événementiel

Justine Rodrigue
Laura Schembri
Marilou Blain
Mathilde Filion
Sydney Darmana

Comms

Charlotte Duquette
Éloïse Cantin
Pénélope Gendron Martel

Audiovisuel

Camille Enara Pirón
Camille Labrecque
Félix Rompré
Guillaume James Langlais
Jacob Bernier
Jean-Christophe Zéphir
Maude Langlois
Mélodie Derderian
Noémie Poirier

Rédaction

Adèle Beauchamp
Catherine-Audrey Volcy
Clémence Bédard
François Loza-Rodriguez
Loriane Comeau
Marie-Michaëlle Vadeboncœur
Raÿla Corbeil
Rubis Giroux-Langlois
Samuelle Perreault-Lafrance
Victoria Boisclair
Zéphyr Bielinski

Actus

Alexane Taillon-Thiffeault
Alice Young
Allyson Caron-Pelletier
Ariane Fournier
Camelia Boussaid
Camille Gonzalez
Éléonore Stefanescu
Jeanne Caron
Marianne Lescarbeau
Olivier Picard
Sami Rixhon

Expériences interactives

Edo Xcx
Justin Lepitre
Loïc Delorme
Marianne Fournier
Meryem Berbiche
Rachel Pelletier
Sasha Bédard
Xavier Charron

Création sonore

Fabrice Pilon
Médéric Potvin
Thierry Sarrazin Renaud

Crédits Photos

Jacob Bernier p. 19

Rachel Pelletier p. 24

Léonie Poulin p. 28, p. 50

Jessamyn West (cabaret turquoise) p. 30

Xavier Charron p. 54

Toutes les photos ont été retravaillées par l'équipe de direction artistique.

Complétez votre expérience avec
l'écoute de notre microalbum



*Merci
à nos partenaires*



UQÀM | Services à la vie étudiante



le culte